Ami du Clergé du 15 juin 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XXV. 7e Dimanche après la Pentecôte : Libération, 177.
L'Année Sainte 1950. — Ses grandes intentions : XIII. Notre-Dame de l'Année Sainte, 178.
Fête de la Visitation (2 juillet). — L'exemple de Notre-Dame, 180.
Pour une journée de vocations. — Que devons nous faire pour le Sacerdoce ? 182.
Consécration d'un enfant à la Sainte Vierge, 184.
En lisant. — A Saint Pierre, 184.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

XXV

(7e Dimanche après la Pentecôte)

LIBÉRATION

Mes frères,

La vie chrétienne est une lutte de tous les jours. C'est la loi même de toute vie morale. L'homme est un être divisé. Les raisons de lutte, il les trouve d'abord en lui-même, et il les trouve aussi dans les autres ; il y a une coalition des mauvais instincts dans le monde, tout comme il peut et doit y avoir une union des bons principes.

Ce sont là des idées très générales et qu'il est à peine besoin de commenter. Nous allons en trouver l'application dans les grands textes liturgiques d'aujourd'hui.

Dès l'Introït et la Collecte, cependant, le secret de la victoire nous est offert : ce secret, c'est la présence de Dieu, c'est la toute-puissance de Dieu, c'est la Providence de Dieu. Cette certitude de l'intervention divine suffit à susciter notre joie : « Nations, frappez toutes des mainss ; célébrez Dieu par des cris d'allégresse, car le Seigneur est très haut et terrible, roi suprême de toute la terre ! »

Ayons constamment cette pensée devant les yeux en lisant l'épître et l'Evangile.

I. — *L'Epître : Nous libérer de l'esclavage du péché*

Cette épître fait suite à celle que nous avons lue dimanche dernier. S. Paul y rappelle la grandeur de notre baptême, en proclamant qu'il nous fait participer à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ, et nous fait entrer dans une vie nouvelle.

C'est de cette « vie nouvelle », toute différente de celle que les hommes connaissaient avant Jésus-Christ, que S. Paul parle encore. Il décrit avec franchise et avec force l'état moral de l'humanité avant l'Evangile. Relisons ces lignes frappantes :

« De même que vous avez livré vos membres au service de l'impureté et de l'iniquité, pour commettre l'iniquité, livrez-les maintenant au service de la justice, pour votre sanctification. »

Voilà nettement exposée cette lutte dont nous parlions. Impureté, iniquité : avons-nous besoin d'expliquer ces termes ? Autour de nous, après dix-neuf siècles de christianisme, voici le paganisme en pleine renaissance ! Pensons à ces mots : impureté, c'est-à-dire : sensualité, recherche des mauvais plaisirs, et pour dire le mot : débauche et triomphe de la chair sur l'esprit, voilà la première partie de la vérité. Et iniquité : c'est-à-dire, injustice, oubli de Dieu, mépris de ses commandements, enlisement de l'humanité dans le matérialisme, voilà la seconde partie. N'est-ce point hélas ! la situation actuelle, en dehors de la vie sincèrement et profondément chrétienne.

Mais prenons garde surtout à ce qui suit aussitôt. S. Paul y emploie de nouveau son fier langage, énergique, presque brutal. « Car, dit-il, lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice, c'est-à-dire des prescriptions de la morale divine. Mais quel fruit avez-vous donc tiré de ces choses, — de ces actes, — de cette manière de vivre — dont vous rougissez maintenant ? Car, — leur fin — de ces actes et de ces choses — c'est la mort ! »

Esclaves du péché ! Vous vous glorifiez d'être libres, vous vous intitulez, pour cela, volontiers, libres-penseurs. Mais cette liberté dont vous faites état, à quoi aboutit-elle ? Est-elle d'abord une vraie liberté ? N'êtes-vous pas esclaves de vos préjugés, de vos habitudes, de vos vices, de vos instincts ? Et à quoi cela peut-il vous conduire : « à la mort » ; et S. Paul ne parle pas seulement de la mort physique, à laquelle nul n'échappe, mais à la mort éternelle, c'est-à-dire à la réprobation divine !

Considérez maintenant l'autre position possible, celle qui tourne le dos au paganisme, au péché et à la mort : « Mais maintenant, poursuit S. Paul, affranchis du péché et devenus esclaves de Dieu, vous avez pour fruit la sanctification et pour fin la vie éternelle. Car le salaire du péché, c'est la mort, mais la grâce de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Le dilemme est donc nettement posé, puissamment formulé : nous parlons souvent de libération. Il y a la vraie et la fausse. La fausse est celle qui nous affranchit de la loi divine, en nous rendant esclaves du péché et justiciables de la mort éternelle. Et la vraie est celle qui nous affranchit du vice, nous fait entrer dans l'ordre, dans la pureté, dans la beauté, sous le regard de Dieu et nous met en route pour la vie éternelle.

On nous dit : Mais vous êtes esclaves de Dieu, c'est votre S. Paul qui le reconnaît lui-même, dans ce passage. — Oui, nous sommes esclaves du devoir, esclaves du bien, esclaves

de la sainteté, et c'est cet esclavage-là que nous appelons la véritable libération, puisqu'il nous libère du mal, de Satan, de nos basses tendances, en un mot de la mort.

L'Evangile du jour va nous offrir des idées toutes semblables.

II. — *L'Evangile : Discerner les vraies valeurs*

Cette page, nous la prenons au chap. VII de S. Matthieu. Elle fait partie du « *Sermon sur la montagne* ».

Nous venons de voir que pour S. Paul, c'est en toutes choses *la fin* qu'il faut voir. L'esclavage qui conduit à la mort est, par le fait même, jugé. Et celui qui conduit à la vie éternelle, c'est le seul qui mérite le nom de *libération*. Même pensée, dans l'Evangile, sous une autre forme :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : « Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous sous des vêtements de brebis et qui au dedans sont des loups ravisseurs. *Vous les connaîtrez à leurs fruits !* »

Voilà bien la grande règle de discernement. En un monde comme le nôtre, où se fait entendre un concert étrangement discordant d'affirmations et d'appels contradictoires, mais où de tous côtés on nous présente des formules rassurantes ou même captivantes, des promesses de bonheur pour nous et paix et de liberté, comment pourrons-nous discerner la vérité de l'erreur, la sincérité du mensonge, la doctrine de salut de la propagande d'asservissement ? Uniquement par le moyen indiqué par le Christ : « Vous les connaîtrez à leurs fruits ! »

De quel côté trouvez-vous la sainteté, la fraternité véritable, la justice envers Dieu et les hommes, l'ordre voulu par le Créateur et dont votre conscience vous indique la nécessité ? De quel côté au contraire, en dépit des belles promesses et des « slogans » de victoire, apercevez-vous l'avilissement de la dignité humaine, l'effondrement et la négation même de toute spiritualité, la divinisation des bas instincts de l'homme et l'abandon de tout idéal céleste.

Tel est le dilemme de toute existence humaine, telle est la croisée des chemins. N'en soyons pas surpris. C'est la loi de cette vie d'être une lutte entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan. Et pourquoi est-ce la loi ? Parce que nous sommes des êtres doués de liberté et d'amour, et que Dieu n'a fait cette courte existence d'ici-bas que pour préparer l'éternité, pour chacun de nous. Eternellement, nous aurons ce que nous aurons librement choisi ! Et il est juste et il est beau et bon qu'il en soit ainsi. « Un bon arbre, dit Jésus, ne peut pas produire de mauvais fruits, ni un mauvais arbre produire de bons fruits. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu... » Nous sommes avertis de la grandeur de l'enjeu. Une foi toute de routine ou qui ne se traduit qu'en bonnes paroles ne suffit donc pas à nous sauver : avis à tous les chrétiens de surface et de simple conformisme : « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : « Seigneur, Seigneur », qui entreront au royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux : celui-là entrera au royaume des cieux ! »

* *

Vérités à première vue élémentaires ; elles ont cependant besoin de nous être sans cesse rappelées. La ligne de partage est nettement tracée devant nous ! Pour Dieu, la division en deux « blocs » existe et elle a toujours existé. C'est pourquoi la vie est une lutte : luttons donc, dans la joie et dans la certitude de la victoire avec l'aide de Dieu. *Amen.*

L'ANNEE SAINTE 1950

Ses grandes intentions

XIII

NOTRE-DAME DE L'ANNÉE SAINTE

La veille de Noël 1949, à l'ouverture de la Porte Sainte, le poète Claudel disait :

« La Rome païenne elle-même célébrait des jeux séculaires où elle se consacrait, pour ainsi dire à l'éternité, et nous voyons, dans le poème d'Horace, le Pontife, à la tête d'une foule immense de citoyens, monter au temple au côté d'une Vierge silencieuse : *scandet cum tacita virgine pontifex.* Depuis l'initiative de Boniface VIII, les épreuves n'ont pas manqué à l'Eglise et le besoin d'un rapprochement plus intime entre le Père et ses enfants n'a cessé de s'imposer au cours des siècles, avec une fréquence accrue. Le dernier jubilé a été célébré en 1933, et aujourd'hui c'est la Vierge elle-même que nous avons vue, au cours des années qui viennent de s'écouler, se faire pèlerine sur toutes les routes de France, qui nous invite, comme à Cana, à répondre à l'appel de son Fils, parlant par la bouche de Sa Sainteté Pie XII. »

Il est remarquable en effet que parmi tous les noms que Pie XII se plaît à donner à cette année jubilaire, revienne si souvent celui de « grand retour ». Et ce mot nous est familier. Il a été mis en vogue par la chevauchée à travers la France et à travers tous les pays, de Notre-Dame de Boulogne et de tant d'autres Notre-Dame.

N'est-ce pas là un rappel que le grand retour amorcé depuis quelques années par la T. S. Vierge va se continuer, s'accentuer, se prolonger par elle encore. C'est bien la pensée de Pie XII : « Que la toute puissante bénédiction que le Seigneur, sur le point de monter aux cieux, donna, les mains levées, aux apôtres (Luc, XXIV, 50) et qui englobait les chrétiens de tous les temps et de tous les lieux, se répande d'une manière spéciale sur l'Année Sainte 1950 pour en faire, *avec l'aide maternelle de Marie, Reine du monde,* une année de foi accrue, de grâce surabondante, effaçant toute faute et tout péché, année de pardon et d'amour, qui amène tous les hommes, unis entre eux et avec Dieu, à reprendre avec plus d'ardeur le chemin vers un avenir de sainteté et de paix » (Bulle *Jubilæum maximum).*

Nous ne pouvons oublier cette aide maternelle. Marie est inséparable de l'*Anniversaire*, du *Jubilé*, et de la *croisade de prière*, qui sont les principaux aspects de cette Année Sainte.

I. — *Sa présence à l'Anniversaire du Sauveur*

Il y a année Sainte, parce que 1950 ramène un nouveau cinquantenaire de l'avènement du Sauveur. On célèbre les cinquantenaires des « grands hommes ». Et l'Eglise célèbre avec allégresse le 39e cinquantenaire du Fils de Dieu fait homme pour sauver l'humanité.

Mais ce Rédempteur nous a été donné par Marie. Quand on fête chaque année son anniversaire, en la fête de Noël, la prière liturgique est pleine du souvenir de Marie.

En évoquant le souvenir du mystère du Christ tout au cours de cette année, pourrions-nous oublier Celle à qui après Dieu nous le devons ? Ce serait une commémoration tronquée.

De plus les anniversaires dans l'Eglise, Semaine Sainte ou Année Sainte, ne sont pas seulement des rétrospectives, des évocations du passé. Nous, chrétiens, nous avons à revivre spirituellement le mystère ou la fête que nous célébrons.

C'est pourquoi cette Année Sainte doit marquer une renaissance du Christ dans le monde : une renaissance de son esprit et de ses maximes dans les intelligences, de sa charité pour le Père et pour le prochain dans les cœurs, en un mot de sa grâce dans les hommes. Voilà pourquoi le Pape salue cette année comme une année « de sanctification, de vie intérieure ». Tout le reste : indulgence du jubilé, pèlerinage à Rome, grandioses cérémonies, etc., tout cela n'existe qu'en vue de ce but primordial : le renouveau chrétien.

Mais pour cette renaissance spirituelle, Dieu n'a pas changé de méthode. Comme Jésus a été donné au monde par Marie, par elle aussi il sera redonné aux âmes, à notre monde moderne qui en a tant besoin qu'il meurt de son absence. La T. S. Vierge se trouve ainsi au cœur de l'Année Sainte, de sa raison d'être et de sa grâce. Tout y est, puisque tout se ramène au Christ. Mais qui ne voit qu'elle y est au premier plan.

Aussi je comprends qu'elle ait une place de choix dans la prière du Pape.

« Dieu de toute consolation ! profonde est notre misère, lourdes sont nos fautes, innombrables nos besoins ; mais plus grande encore est notre confiance en Vous. Conscients de son indignité, nous mettons filialement notre sort entre vos mains, unissant nos faibles prières à l'intercession et *aux mérites de la très glorieuse Vierge Marie* et de tous les saints.

II. — *Sa présence à l'indulgence jubilaire*

Si l'on envisage l'Année Sainte sous l'aspect de l'indulgence jubilaire accordée à tous, la T. S. Vierge apparait bien encore comme Notre-Dame de l'Année Sainte.

D'abord, si l'Eglise peut exercer ce droit de grâce, reçu de Notre-Seigneur : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel », c'est qu'elle a à sa disposition un capital inépuisable de satisfactions, celles infinies du Christ, celles surabondantes de la Vierge et des saints. Après Notre-Seigneur, avant tous les saints, c'est grâce aux satisfactions inemployées de celle qui fut la toute pure et la toute sainte qu'existe cette réserve de mérites. Nous lui devons donc pour une grande part de pouvoir nous libérer, à si bon compte, de nos dettes envers la justice divine.

Mais allons plus avant.

Il existe entre Marie et l'Eglise des rapports étroits. Nous appelons la T. S. Vierge notre mère et nous disons aussi « notre sainte Mère l'Eglise ». Evidemment, ce ne peut être sur le même plan. Il n'y a qu'une maternité de grâce qui appartient conjointement à Marie et à l'Eglise : à Marie d'abord et principalement, à l'Eglise ensuite et secondairement ; à Marie d'une façon intérieure et invisible, à l'Eglise d'une manière extérieure et visible, ce qui veut dire que Marie exerce sa maternité à notre endroit par le ministère de l'Eglise ; enseignement, sacrements, gouvernement.

C'est par l'Eglise que nous avons reçu le baptême, et que cette grâce nous est donnée de devenir enfants de Dieu. C'est l'Eglise qui a reçu ce pouvoir de sanctifier les âmes par les sacrements.

C'est à l'Eglise, qui a reçu le pouvoir de lier et de délier, que nous sommes redevables de l'indulgence plénière du jubilé. Mais si nous remontons plus haut, il faut reconnaître que l'Eglise n'est que le prolongement du Christ parmi nous, c'est de lui qu'elle tient tous ses pouvoirs. Or, le Christ, c'est Marie qui nous l'a donné.

Mère du Sauveur et notre mère, médiatrice de toutes grâces, nous reconnaissons, en cette Année Sainte, son rôle insigne pour nos âmes. Elle est « la clémente, la douce, la bonne Vierge Marie » ; elle est le refuge des pécheurs ; elle a reçu en partage à un titre spécial le département des miséricordes de Dieu. C'est elle, Notre-Dame du jubilé, du pardon, de l'amnistie, avec l'Eglise, comme avec l'Eglise elle est cette femme mystérieuse de l'Apocalypse couronnée de douze étoiles.

III. — *Sa présence à notre croisade de prière*

Enfin cette année doit être une grande croisade de prière aux grandes intentions que le Pape nous a recommandées.

Périodiquement l'Eglise nous mobilise ainsi pour des implorations unanimes : Vendredi Saint, Litanies majeures de la Saint-Marc, des Rogations — (le mot veut dire « prières ») —. On dirait qu'elle veut soulever comme une vague de fond qui de notre terre s'élève jusqu'au ciel pour forcer la miséricorde de Dieu.

L'Année Sainte prend les proportions des Rogations étendues à toute l'année et à l'univers entier. Des prières sont prescrites : *Pater, Ave, Gloria, Credo,* des visites sont ordonnées aux grandes basiliques de Rome, une vraie croisade de prière est lancée par

le Souverain Pontife. Pendant toute cette année, le peuple chrétien sera en prière.

Mais pour que cette prière unanime de l'Eglise obtienne le résultat d'une nouvelle Pentecôte, qu'elle se fasse avec Marie, Mère de Jésus.

Nous savons bien qu'elle est Marie Médiatrice, notre avocate auprès de Jésus ; celle dont l'intercession appuie et précède même nos pauvres prières. Si l'Eglise prie toujours *per Dominum nostrum Jesum Christum,* parce qu'il est l'unique Médiateur de droit qui se tient auprès du Père afin d'intercéder pour nous, nous devons aussi prier par Notre-Dame la Vierge Marie, parce qu'elle est notre Médiatrice par privilège.

Nous ne le faisons peut-être pas toujours explicitement, mais la grande prière populaire de la catholicité, c'est la prière à Marie, le chapelet. Les prières prescrites pour l'indulgence jubilaire ce sont celles mêmes qui composent notre chapelet ; et tous les mouvements de prières que suscitera cette année sainte à l'appel du Souverain Pontife se concrèteront dans le chapelet.

La Direction internationale de *l'Apostolat de la prière* a lancé, pour l'Année Sainte, à ses milliers d'adhérents une croisade par la récitation du chapelet, chaque jour, en privé ou en public.

L'exemple nous vient du Souverain Pontife lui-même ; plus d'une fois déjà, depuis l'ouverture de la Porte Sainte, le Pape a voulu réciter le rosaire à la radio comme pour conduire, lui-même, la prière de ses enfants, pour la conduire et pour la leur indiquer. Ne vous invite-t-il pas ainsi à recourir à la T. S. Vierge pour que soient réalisées les grandes intentions qui lui tiennent à cœur et qu'il nous a recommandées ?

Prions donc avec elle et par elle. Qu'un peu de sa ferveur se communique à nos âmes ! Chaque fois qu'elle apparaît sur notre terre, nous entendons tout de suite le rappel à la prière : rue du Bac, à Lourdes, à Pontmain.

* *

L'an dernier, en nous invitant de faire de 1949 en France, une année mariale, nos Cardinaux et Archevêques nous disaient que ce serait comme le vestibule de l'Année Sainte.

Le Pape n'a pas agi autrement pour son peuple de Rome. En la fête de l'Immaculée-Conception de 1949, un interminable cortège, auquel participaient plus de 300.000 personnes, a conduit la Vierge miraculeuse, dite de S. Luc, la Vierge « Salut du peuple romain », de sa basilique de Sainte-Marie-Majeure à la basilique de Saint-Pierre. Et le Pape, entouré du chef du gouvernement italien, du maire et du Conseil municipal de Rome, des autorités et des fidèles, a voulu célébrer la messe et s'agenouiller longuement devant l'image de Marie, pour appeler sur l'Année Sainte, les bénédictions de Dieu.

Pour que cette année soit « une année de purification et de sanctification, de vie intérieure et de réparation, l'année du grand retour et du grand pardon » plaçons-là, chacun d'entre nous, sous l'égide de Notre-Dame. Et que de toutes nos prières, la plus aimée soit notre cher chapelet, dit, à cette pensée, avec plus de modestie, d'attention et de dévotion. Notre vie chrétienne se déroulera ainsi, guidée et soutenue, par celle que l'on a si bien nommée « la Toute Puissance à genoux ». *Amen.*

FIN

FETE DE LA VISITATION

(2 juillet)

L'EXEMPLE DE NOTRE-DAME

Mes frères,

La fête de la Visitation de la Sainte Vierge est relativement tardive. Elle apparut d'abord, en 1263, chez les Fransiscains, et de là se propagea dans le reste de l'Eglise. On sait que S. François de Sales a choisi cette fête pour en faire le modèle de l'Ordre religieux qu'il fonda, en 1610, avec Ste Jeanne de Chantal : l'Ordre de la Visitation. Ce fait suffirait à retenir notre attention pieuse sur les leçons enfermées dans le mystère de ce jour. Mais pour le mieux entendre, nous allons relire pieusement les principaux textes de la messe de cette fête.

I. — *L'Epître*

L'Epître est tirée d'un livre mystérieux de l'A. T. : le *Cantique des Cantiques.* Cette expression : « Cantique des Cantiques » signifie le Cantique par excellence, le Cantique qui l'emporte sur tous les autres. Pour le comprendre, il faut l'interpréter au sens spirituel : on pourrait alors le définir le « chant des épousailles mystiques entre Dieu et l'âme ». Mais cette définition peut avoir trois sens différents et connexes : ces épousailles sont, au premier sens et à un degré suréminent, celles de Dieu avec la plus belle des âmes créées, après celle de Jésus, l'âme de Marie. Au second sens, ce sont les épousailles entre le Christ et son Eglise ; enfin, troisième sens, ce sont les épousailles entre le Christ et chacune des âmes de son corps mystique. Rappelons-nous ce triple sens, pour lire la page offerte à notre méditation.

« Le voici qui vient, bondissant sur les montagnes, franchissant les collines. Mon Bien-Aimé est semblable à une gazelle et au faon des biches. Le voici qui se tient derrière notre muraille, regardant par les fenêtres, observant à travers le treillis. »

Manifestement, nous sommes ici en présence d'un texte poétique. Et la poésie a toujours revêtu, en Orient, des formes spécialement brillantes, en se couvrant des comparaisons, des images les plus vivantes et les plus variées. Celui qui nous est décrit dans ce passage : le « *Bien-Aimé* » de Marie, de l'Eglise et de l'âme chrétienne mystique, il n'y a pas à le chercher. Il n'y en a qu'un et c'est Jésus.

Comme s'il bondissait par dessus les montagnes et les collines, comme la gazelle légère, comme le faon des biches, dont nous admirons la souplesse et la rapidité à la course, ainsi Jésus a franchi tous les obstacles, toutes les séparations qui l'éloignaient de la nature humaine déchue par le péché. Il est venu à nous. Il s'est mis, pour ainsi dire, derrière la muraille de sa chair et de notre ignorance, il a regardé vers nous par les fenêtres de notre intelligence, il a observé par le treillis de nos conventions politiques et sociales. Il s'est révélé à Marie d'abord, puis à son Eglise, puis à chacun de nous, par des moyens infiniment diversifiés. Et quand Marie, qui le portait déjà en son sein, est allée rendre visite à sa cousine Elisabeth, elle était guidée par lui. C'était lui qui, voilé à tous les yeux, rendait cette visite. Et Elisabeth ne s'y trompa point. Elle le reconnut à la lumière des révélations de l'Esprit-Saint.

Pour cette visite à Elisabeth, il avait réellement franchi les montagnes et les collines. Mais ce voyage terrestre n'était que la bien faible image du mystérieux et ineffable amour qui le faisait devenir un homme pour nous racheter.

La seconde partie de notre épître est toute fleurie d'expressions poétiques et d'images orientales. Essayons d'y voir l'expression des appels secrets de Jésus au cœur de Marie, quand il lui inspira de sortir de Nazareth pour se rendre auprès de sa cousine :

« Voilà, dit-elle, mon Bien-Aimé qui me parle : Lève-toi, hâte-toi, mon amie ma colombe, ma belle et viens. Car l'hiver est déjà passé, la pluie a cessé et s'en est allée.

Les fleurs ont paru sur notre terre ; le temps de tailler la vigne est venu, la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre ; le figuier a poussé ses premiers fruits ; les vignes en fleur ont répandu leur parfum... »

Au sens spirituel, nous n'avons pas de peine à traduire toutes ces images : l'hiver, c'était le temps de la désolation spirituelle, avant la venue du Christ. Le printemps, c'est la naissance immaculée, l'adolescence et l'épanouissement de la Vierge, qui est devenue la Mère du Rédempteur. Ces fleurs, ces parfums nouveaux qui embaument l'atmosphère terrestre, jusque-là morne et stérile, ce sont les vertus merveilleuses de Marie. Déjà l'Esprit-Saint suscite autour d'elle des germinations admirables : Elisabeth et Zacharie représentent des fleurs de l'Ancien Testament qui vont orner le Nouveau. Jean-Baptiste va être sanctifié dès le sein de sa mère. Des floraisons inconnues se préparent. Il existe déjà, à l'insu de tous, dans les régions galiléennes, sur les bords du lac de Tibériade, de jeunes enfants qui, un jour ,seront des apôtres : Pierre et Jacques et Philippe et Barthélemy, et d'autres encore. C'est bien le printemps qui commence. Nul n'en discerne encore les magnificences ultérieures. Mais dans le plan divin tout est déjà en place, et tout est déjà en marche vers les épousailles de Jésus et de son Eglise, vers les épousailles du divin Maître et de chacune des âmes qui voudront s'attacher à lui.

II. — *L'Evangile*

Dans les lignes du *Cantique* nous avons noté ces mots : «*Lève-toi, hâte-toi, mon amie...* » Or, nous allons retrouver ces mêmes paroles au début de l'Evangile de cette fête : « En ce temps-là, *Marie, se levant, s'en alla en grande hâte* vers les montagnes, dans une ville de Juda... »

Rappelons-nous les circonstances de ce fait : Marie venait d'apprendre par l'Ange qu'elle devait être la Mère du Messie attendu des siècles. Elle avait prononcé les paroles décisives : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre sainte Parole. » A ces mots, le mystère des mystères, celui de l'Incarnation du Verbe divin, s'était accompli en elle. Le monde était transformé ; le printemps de grâce avait succédé à l'hiver.

Et Marie se lève, elle va « en grande hâte », avec un grand élan d'âme, avec une promptitude merveilleuse, avec une ferveur toute divine, auprès de sa cousine Elisabeth, dont l'Ange ne lui avait pas parlé en vain. Nul ne connaissait le mystère survenu en Elisabeth. Mais Marie n'a pas de doute. Elle s'empresse donc, elle arrive dans cette ville de Juda, que nous identifions avec le village d'Aïn-Karim, à deux heures de marche au sud-ouest de Jérusalem, et à 150 kil. environ de Nazareth. Elle entre dans la maison de Zacharie et salue Elisabeth. Aussitôt, peut-on dire, un éclair jaillit dans l'esprit de la sainte. Elle est inspirée de l'Esprit-Saint. Elle répond avec émotion au salut de Marie. Elle la nomme, la première dans l'histoire, « la Mère de son Seigneur », c.-à-d. de son Dieu. Elle lui fait part du mystère qui vient de se passer en elle, à la voix de Marie.

Il y a dans cette scène tant de simplicité, de vérité, de profondeur, on y trouve tant de suggestions à notre adresse !... Marie visite Elisabeth, mais Jésus voilé en elle visite Jean-Baptiste et le sanctifie. Jean tressaille d'allégresse, et la Vierge prononce un sublime cantique, dont nous avons fait le cantique de nos actions de grâces : le *Magnificat.* Tous les jours l'Eglise le fait redire à ses prêtres au bréviaire, comme si chaque jour pour nous tous était un jour de grâces exceptionnelles, pour lesquelles nous devons à Dieu des remerciements enthousiastes.

Tout dans ce mystère nous invite à la reconnaissance envers Dieu. Il nous donne un Sauveur, il nous le donne par Marie ; et le Sauveur est toujours là, nous offrant chaque jour ses grâces, s'offrant lui-même dans la Ste Eucharistie. Et Marie est toujours vivante auprès de Dieu, notre Mère toute bonne qui nous protège et prie pour nous. Ne devons-nous pas redire avec S. Paul : « Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable ! » (II Cor., IX, 5).

* *

Devant tant de bonté, gardons toujours confiance en Dieu. « S'il est pour nous, qui nous pourra quelque chose ? » Alors dans l'obéissance joyeuse comme Marie, dans la docilité à la grâce comme Elisabeth, dans l'amour du prochain, vivons notre humble vie de chaque jour ; et notre « Bien-Aimé sera à nous, et nous à Lui », en attendant la grande rencontre du jour où « nous le verrons et serons semblables à lui ». *Amen.*

POUR UNE JOURNEE DE VOCATIONS

QUE DEVONS-NOUS FAIRE POUR LE SACERDOCE ?

Mes frères,

« Seigneur, donnez-nous des prêtres, donnez-nous de saints prêtres ! » Dans cette invocation perce une sorte d'angoisse. Et cette angoisse ne cesse de s'aggraver avec les années. Nous manquons de prêtres, la France manque de prêtres. De nombreuses paroisses, qui avaient des curés à demeure de temps immémorial, en sont aujourd'hui privées. D'immenses foules n'ont que quelques prêtres à leur service.

« *Seigneur, donnez-nous des prêtres, donnez-nous de saints prêtres.* » En adressant à Dieu cette prière, voulons-nous laisser entendre que si les prêtres font défaut, c'est que Dieu ne lance plus aussi souvent ses appels au fond des cœurs ? Non pas. La Providence est encore plus généreuse dans le monde spirituel que dans le domaine matériel. Dans la nature, il y a toujours plus de germes qu'il n'en faut pour assurer la perpétuité des espèces ; la puissance divine jette à profusion ses dons sur nos têtes et les répand dans nos cœurs.

D'où vient donc la diminution des vocations sacerdotales ? Evidemment de la disposition trop générale des esprits, en notre siècle, de l'orientation des pensées, des mœurs, des tendances, des courants d'idées circulant autour de nous et, trop souvent, en nous, chrétiens, en dépit de nos principes et de notre foi. Et voilà ce qui explique ces « journées des Vocations ».

Je voudrais vous rappeler : 1° quelle est la grandeur du sacerdoce chrétien ; — 2° ce que nous pouvons faire pour la floraison du sacerdoce chrétien ?

I. — *Grandeur du sacerdoce*

La grandeur du sacerdoce, pour la comprendre, il faudrait mesurer la majesté de ses origines, la splendeur de ses fonctions, la nécessité mondiale de ses activités.

1° *Ses origines.* — Le sacerdoce chrétien a sa source dans l'éternité, car le premier prêtre a été et est toujours Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, et c'est de toute éternité que Dieu a prévu, voulu, le sublime mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. Dans toute l'histoire de l'humanité, nous trouvons sans doute partout le sacerdoce, c.-à-d. la fonction du culte à l'égard du Créateur. Nous-mêmes, chaque fois que nous récitons le canon de la sainte messe, nous y rappelons les sacrifices d'Abel, de Melchisédech et d'Abraham. Quelle vénérable antiquité ! Mais le sacerdoce du Christ l'emporte immensément sur ces sacerdoces humains. C'est Jésus-Christ qui, le premier et le seul, a offert à son Père l'hommage d'adoration, de reconnaissance, d'expiation, d'imploration que la terre lui doit. Tous les prêtres chrétiens sont des « lieutenants » de Jésus - Christ. Ils ne font que reproduire son sacrifice, celui de la croix, préformé dans celui de la dernière Cène. Ils ne font qu'obéir à cet ordre suprême du Christ : « *Faites ceci en mémoire de moi !* » En donnant cet ordre à ses apôtres et à leurs successeurs jusqu'à la fin des temps, Jésus a fondé le sacerdoce chrétien. Décrété de toute éternité, ce sacerdoce a donc pris naissance au moment le plus sacré de la vie de l'Homme-Dieu, celui où il venait d'instituer le sacrement de son amour et où il se préparait à mourir pour le salut du monde sur la croix du Calvaire.

2° *Ses fonctions.* — C'est de ces origines que le sacerdoce tire ses fonctions : regardez ce que fait le prêtre. Son rôle est de reproduire le sacrifice de la croix, dans le sacrifice de la messe. Sans prêtre, pas de messe. Sans prêtre, le culte institué par Jésus-Christ cesse d'exister. C'est pour cela que toutes les sectes ou églises séparées qui n'ont plus de prêtres ou qui ont supprimé le sacerdoce, ne peuvent plus offrir à Dieu l'hommage qu'il veut et qui lui est dû, parce qu'elles n'obéissent plus à ce commandement formel du Christ : « *Faites ceci en mémoire de moi !* »

Si nous savions ce que vaut une seule messe, combien nous aurions d'estime pour le sacerdoce ! Messe pour les vivants, messe de chaque jour pour nos défunts, messe de chaque dimanche pour notre paroisse, messe où tous nos cœurs sont réunis dans le Cœur de Jésus-Christ offert, par la main du prêtre, sur l'autel !

Et le sacerdoce chrétien a bien d'autres fonctions, en dehors de celle-là, qui est la plus divine. Le prêtre parle, il enseigne, il prêche. Il est le ministre du message évangélique. Il ne cesse de rappeler aux hommes l'enseignement de Jésus - Christ, de leur indiquer la voie du salut, de leur donner ainsi le sens de la vie terrestre, qui serait absurde si elle ne débouchait sur le ciel, sur le bonheur sans fin, dont notre nature ne cesse de rêver l'avènement.

Le prêtre enseigne et il prépare vos enfants à la vie religieuse et morale, il les amène à Jésus-Christ, l'unique Sauveur, en leur apprenant le catéchisme, en leur prodiguant ses conseils, ses leçons. La préparation à la communion avec le Dieu de l'Eucharistie est l'une des fonctions les plus émouvantes du sacerdoce. Sans prêtre, plus de communion, plus de certitude religieuse, dans la

fidélité à l'enseignement du Christ, perpétué dans son Eglise infaillible.

Autre fonction du prêtre : la libération des consciences alourdies par le péché, l'absolution au nom de Dieu pour les pécheurs repentants, au sacrement de pénitence. Le prêtre n'est pas seulement un sacrificateur, ni un prédicateur, il reçoit les confidences les plus intimes, parfois les plus douloureuses, et il tient du Christ lui-même le pouvoir de pardonner, de pacifier, de guérir toutes les plaies intérieures des âmes !

Le prêtre est aussi celui qui encourage les mourants, avant le grand départ, qui leur apporte le suprême viatique pour le dernier voyage, cette extrême-onction qui est la purification de l'âme avant sa comparution devant le grand Juge.

3° *Nécessité de ces activités du prêtre.* — Pour se rendre compte de la nécessité de ces activités du prêtre, il suffit de se demander quel est le but de la vie : si la vie de l'homme est une aventure sans lendemain, sans but, sans espérance, alors, je le reconnais, le prêtre n'est pas nécessaire ! mais alors, on pourrait écrire sur le seuil de la vie ce mot que le poète voyait inscrit sur les portes de l'enfer : « *Vous qui entrez, laissez toute espérance !* »

Mais si l'homme est créé pour connaître, aimer et servir Dieu, et par ce moyen mériter en Dieu une félicité éternelle, alors la fonction du prêtre est la plus nécessaire de toutes. On peut se passer de toutes les autres activités, mais on ne peut se passer de celles qui conduisent au bonheur !

Regardez le monde d'aujourd'hui : le voyez-vous dans sa détresse, dans son chaos, dans ses incertitudes. Ah ! qu'il est loin le temps où, avec une assurance orgueilleuse, l'homme croyait pouvoir se passer de Dieu et créer, ici-bas, sans lui et contre lui, son paradis perpétuel, au moyen de ce Progrès qui pensait pouvoir déifier l'homme lui-même ! Sans doute, il en est encore qui osent parler de ce Paradis fait de main d'homme, et qui renient Dieu !

Mais il faut le redire : ou le monde reviendra au Christ et à l'Evangile, et donc il y aura des prêtres, en nombre suffisant sur la terre, ou bien l'humanité ira vers le malheur !

II. — *Que faire pour les Vocations ?*

Si vous êtes convaincus de ces vérités essentielles, vous ferez tout ce qui est en votre pouvoir, pour favoriser les vocations sacerdotales. Mais que pouvez-vous donc faire dans ce domaine ?

1° *Prier.* — Toutes les fois que l'invocation : « *Seigneur, donnez-nous des prêtres, donnez-nous de saints prêtres !* » sera dite devant vous, mettez toute votre âme à la redire, à votre tour. Répétez-la souvent dans vos prières individuelles. Le matin, lorsque vous entendez sonner la sainte messe, venez y assister si vous le pouvez, ou unissez-vous d'intention à votre pasteur, si vous ne le pouvez et priez pour les vocations. C'est la demande formelle de Jésus : « Priez le Maître de la moisson... »

2° *Ne pas éteindre les vocations au sein de la famille.* — Il y a beaucoup de vocations, mais un très grand nombre se perd ! Une sainte religieuse, morte il y a vingt ans, au Canada, l'entendait dire, en esprit, de la bouche même du Sauveur : « *Il se perd beaucoup de vocations,* lui disait le Christ : *on a peur du renoncement et du sacrifice, et l'on craint de se livrer à mon Amour !* » (Parole dite à Mère Marie-Sainte-Cécile-de-Rome, religieuse de Jésus-Marie, à Sillery, près Québec, Canada).

« *On a peur du renoncement et du sacrifice !* » La vocation du prêtre est bien une vocation céleste, et non pas un métier terrestre. Pourquoi ? parce que c'est un appel au renoncement, au sacrifice, à la pauvreté. Voilà qui déroute la prudence humaine, qui détourne la sollicitude de bien des parents quand ils songent à l'avenir de leurs enfants.

Parmi toutes les voies qui s'ouvrent devant eux, ils oublient le plus souvent de mentionner celle qui conduit au sacerdoce. On dira : mais c'est à Dieu de faire entendre son appel ; oui, mais vous êtes les représentants de Dieu auprès de vos enfants ! Vous devez exprimer votre foi dans la grandeur du sacerdoce, au moins avec autant de conviction et de chaleur que vous le faites pour d'autres carrières purement profanes et terrestres ! Et si l'enfant exprime le désir du sacerdoce, vous avez le devoir, certes, d'éprouver cette vocation, mais bien plus encore de l'encourager, de la favoriser, de la conduire à son terme.

Le renoncement et le sacrifice ne sont pas une raison de refus de votre part ; car Dieu est assez riche pour rendre au centuple à ceux qui ont tout quitté pour lui, des consolations et des faveurs spirituelles que le monde ne connaît pas. Le prêtre possède une richesse que nul ne peut lui ravir : il possède l'amour de son Maître, Jésus-Christ, il le vit dans son intimité, dans la douceur de ses grâces, dans la magnificence de ses certitudes éternelles. Quand le prêtre redit les paroles qui ont marqué son entrée dans la carrière sacerdotale : « *Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon lot* », il traduit bien la grandeur de son trésor. Vivre en Dieu, avec Dieu, sous son regard, mieux que cela : le porter dans son cœur, le donner aux autres, être associé à l'œuvre de la rédemption universelle, quel bonheur, quelle joie indicible, quelle dignité !

Parents et enfants chrétiens, soyez bien convaincus de ces vérités, et il ne se perdra plus de vocations.

3° *Donner pour les vocations.* — A la prière, à l'encouragement, ajoutez votre don. Nos évêques nous font entendre l'expression de leurs anxiétés. Dans les conditions présentes de la vie matérielle, les séminaires sont une charge écrasante. Cependant il ne